

lecteurs, Michel Bussi change de cap dans **Les ombres du monde** ★★. Bien sûr, il est toujours question d'enquête et les twists et autres rebondissements qui ont fait son succès sont également au rendez-vous dans ce nouveau roman. Mais, en s'attaquant à l'Histoire avec un grand H, l'auteur a aussi dû relever de nouveaux défis.

Quel est votre lien avec le Rwanda ?

J'étais professeur de géographie politique à l'université de Rouen, j'ai été recruté en 1994, l'année du génocide. Je m'y suis intéressé, j'ai travaillé pendant quasiment 25 ans avec les étudiants sur cette question-là. J'ai beaucoup travaillé sur la démocratie, en particulier en Afrique, en encadrant des thèses. Le Rwanda était l'un des terrains importants, traumatisants, autour de ces questions. L'histoire du génocide rwandais et de l'implication française est tellement forte et méconnue en France que, pendant longtemps, je me suis dit qu'il fallait faire un livre de fiction là-dessus."



Michel Bussi
Écrivain

des mots importants. Quand on parle du génocide rwandais, on ne parle pas de folie mais bien de planification méthodique. J'ai travaillé avec Hélène Dumas, chercheuse au CNRS, la meilleure spécialiste du Rwanda, mais aussi la journaliste Colette Braeckman. On a pu parler, de façon assez étroite, des termes à utiliser, des ambiguïtés de l'histoire, des faits, etc. Après, la dimension fiction, ça, c'était ma partie.

Vous êtes allé au Rwanda ?

Oui, avec le journaliste Patrick de Saint-Exupéry. J'ai pris énormément de notes. Ce que dit Maé, quand elle découvre ce pays, c'est à peu près ce que moi je découvrais quand je suis arrivé à Kigali.

Et vous vous êtes senti libre de tout dire, tout écrire ?

Oui, je me suis senti libre, pour plusieurs raisons. D'abord, parce que tout est acté. Tout ce que j'écris dans le roman, on peut le vérifier en deux clics sur Internet. Avec des documents sourcés. Je prends un des exemples, qui est peut-être un des pires: Paul Barril, le fameux mercenaire français soupçonné d'avoir participé à l'attentat (*du 6 avril 1994 où un missile a été tiré contre l'avion Falcon 50 avec à son bord le président du Rwanda Juvenal Habyarimana et celui du Burundi, Cyprien Ntaryamira, NdlR*). Au cœur du génocide, il passe un contrat avec le

gouvernement génocidaire qui extermine les Tutsis en les appelant "cancrelats", "cafards"... Le contrat s'appelle "Insecticide" et il est signé par l'entreprise de Barril qui se trouve à Paris. N'importe quel citoyen français peut aller lire ce contrat. Je n'invente rien. Ce contrat a bien été passé, afin de livrer des armes. Moi, ce qui m'étonne plutôt, c'est que ce ne soit pas un scandale d'État absolu et que Paul Barril soit encore en liberté et pas condamné pour crimes contre l'humanité. Cela fait trente ans que des journalistes – fran-

çais ou belges – essaient d'alerter sur ces questions-là et qu'ils s'étonnent des lenteurs voire du silence de la justice. Ce que je craignais le plus, c'est presque davantage l'indifférence que les réactions en procès pour diffamation.

Comment s'y prend-on pour insuffler du romanesque dans le tragique d'un génocide ?

C'était une des plus grandes difficultés. Quand je me suis mis à travailler sur le Rwanda, je ne me voyais pas ne pas parler d'un certain nombre de personnages historiques. La Première ministre, Agathe Uwilingiyimana, ou Lando Ndasingwa, le chef et vice-président du Parti Libéral, assassiné le 7 avril 1994. Ces personnages devaient être dans le roman, je devais leur donner la parole, de manière que les lecteurs soient sidérés quand on va assassiner ces gens et leur famille. Je l'écris dans le préambule, tout ce que je dis sur ces personnages réels, c'est ce que j'ai pu trouver dans leurs biographies, sur Internet. Je ne dis rien qui ne soit pas vrai. La difficulté, c'étaient les twists, les rebondissements. Comment jouer là-dessus par rapport au génocide. Quand j'étais gamin, il y a une série qui m'avait beaucoup marqué, qui s'appelait *Holocauste*, avec Meryl Streep, et qui racontait pour la première fois de manière fictionnelle la Shoah. À l'époque, ça avait fait une sorte de scandale parce que c'était une série que tout le monde regardait, partout dans le monde et, à la fois, il y avait des réactions notamment de Simone Veil, qui disait qu'on ne pouvait pas faire de fiction avec les camps de concentration. Il y a eu un vrai débat, que je ne comprenais pas. Au contraire, je me disais qu'heureusement, il y avait eu cette série. Ça m'avait ému, bouleversé, j'étais allé lire des livres pour savoir ce qui était vrai et ce qui était fiction. Ça m'a donc conforté dans l'idée que la fiction joue un rôle énorme dans l'apprentissage, notamment pour des générations qui n'ont pas connu les événements. Les retours que j'ai de ce livre me laissent penser qu'il a sa place à côté des témoignages, des récits de journalistes, des analyses géopolitiques.

→ *Les ombres du monde* | Thriller historique | Michel Bussi | Presses de la Cité, 576 pp., 23,90 €, numérique 17€

Aujourd'hui encore, beaucoup de secrets entourent ce qui s'est passé en 1994. Comment vous êtes-vous dit "tant pis, j'y vais" ?

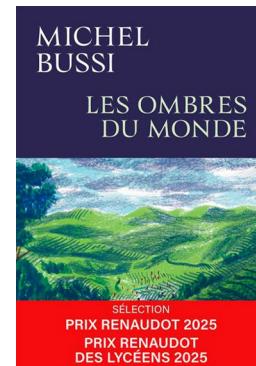
Je n'ai pas vécu ces événements. Ni en tant que rescapé, ni en tant qu'humanitaire. Mais cette distance-là, j'en ai l'habitude. Beaucoup de mes romans se situent dans des lieux que je ne connais pas réellement. Je me documente, je sais faire, c'est mon métier de géographe que de prendre un territoire et d'essayer de le comprendre et de le restituer dans un livre. Ce qui était le plus effrayant, c'était de mêler des faits réels, des personnages réels, des justes qui ont été assassinés, des génocidaires ou des Français qui ont pu tremper dans ces affaires. Là, c'était assez nouveau. Il fallait savoir jusqu'où je pouvais aller dans ce que je dénonçais. Utiliser

Sur les listes des prix littéraires

À l'instar d'autres avant lui – on pense à Olivier Norek pour *Les guerriers de l'hiver* ou à Pierre Lemaitre pour *Au revoir là-haut* –, Michel Bussi a dû attendre la sortie d'un livre qui ne soit pas qu'un thriller pour figurer sur les premières listes des prix littéraires qui vont être décernés début novembre (en l'occurrence, il est toujours en course pour le Renaudot des lycéens et le Prix Jean Giono). Des précédents que l'on évoque avec lui. "Pierre Lemaitre, quand il a le Goncourt, est un auteur policier qui n'est pas très connu du grand public – sans vouloir lui coller une étiquette dans le dos. Olivier Norek, a écrit un extraordinaire roman de guerre. Il se détache du polar, à ce moment-là, pour aller sur la fresque historique. Ma démarche est encore différente puisque j'arrive avec mon étiquette de très gros

vendeur et je revendique de rester sur du polar, avec du twist, avec des rebondissements, tout en abordant l'histoire avec mon étiquette de chercheur au CNRS. Donc c'est difficile de tirer des généralités", dit-il. "Ce que je trouve vraiment très chouette, c'est d'emmener les lecteurs derrière nous. Ces nominations sur les listes de prix, c'est aussi une reconnaissance pour les lecteurs."

Voici un an, au moment de la sortie des *Guerriers de l'hiver*, Olivier Norek nous confiait, quant à lui: "Je ne sors pas de ma zone de confort, je l'agrandis. Je m'adapte à mon récit. Si l'idée qui se cristallise dans mon ventre est un polar, alors il y aura des flics et des traces ADN, si ça se passe il y a cent ans dans la neige en Finlande, alors ce sera un roman historique." Lequel lui vaudra le Renaudot des lycéens, le prix Jean Giono et le prix



Saint-Exupéry. "Ce qui m'a toujours intéressé, c'est de raconter des histoires. Et cette fois, en l'occurrence, en explorant l'Histoire".

Quant à Pierre Lemaitre, non sans humour, il déclarait dans *Paris Match*, quelques jours après son "couronnement": "Quand on est un auteur noir, qu'on écrit des polars, il arrive un moment, dans notre carrière, où l'on a envie de 'sniffer de la blanche': d'écrire des romans et de devenir, enfin, un écrivain. Je ressentais ce besoin."

On estime qu'entre 800 000 et 1 000 000 de personnes ont perdu la vie lors du génocide des Tutsis (et de Hutus modérés) par les extrémistes hutus au Rwanda. Un drame qui couvait depuis des décennies mais qui a véritablement éclaté le 7 avril 1994 pour prendre fin le 17 avril.

I. M.